

instant de délibération, les Indous se divisèrent en trois bandes : l'une prit en ligne droite par les jardins, abattant les murs et brisant tout sur son passage. L'autre suivit la grande rue qui longeait le pâté de maisons et de jardins. Enfin la troisième se dirigea par le côté gauche.

Les Indous qui avaient pris par la grande rue, sous la conduite du jemmadar, rencontrèrent en route les trois Anglais dont nous avons parlé. Ils arrivèrent les premiers au jardin du vieux syce. Quant aux deux autres bandes, elles ne parurent que plus tard, c'est-à-dire au moment où Narain-Sagore faisait son entrée. Le zemindar ne put réprimer un geste de joie en apercevant les deux Européens.

—Et les autres ? s'écria-t-il.

—Nous ne les avons pas retrouvés, répondirent quelques Indous.

—Je suis certain qu'il sont par ici, répéta le zemindar.

Narain-Sagore fit approcher Joseph et Frédéric et les questionna longtemps. Promesses, menaces, ruses, tout échoua devant la fermeté des deux jeunes gens. Joseph qui avait toujours conservé un peu l'esprit gouailleur du gamin de Paris, riposta même deux ou trois fois aux menaces de Narain-Sagore par des railleries qui piquèrent vivement le vieux zemindar. Croyant de son honneur de suivre l'exemple de son compagnon, Frédéric répondit sur le même ton avec un aplomb qui lui valut des compliments des officiers anglais, étonnés de trouver tant de bravoure chez un garçon de seize ans.

—Vous avez tort de m'irriter, dit le zemindar avec colère.

—Bast ! fit Joseph, nous savons fort bien quelles sont vos bonnes intentions à notre égard ; nos supplications ne nous auraient servi à rien. Mourir pour mourir, autant vaut nous éviter l'ennui de demander quelque chose à un chef d'assassins tel que vous.

Le zemindar avait un trop grand empire sur lui-même pour laisser longtemps paraître sa colère. Il ne répondit à Joseph que par un sourire.

—N'avez-vous rien à révéler pour sauver votre tête ? demanda-t-il aux officiers anglais.

—Non ! répondirent-ils fièrement.

—Dans un instant le feu vous aura dévorés comme le souffle de Siva anéantira bientôt les oiseaux de proie de votre nation qui se sont abattus sur notre pays.

Les Anglais se regardèrent sans répondre. Calmes et impassibles, ils attendaient la mort avec une noble dignité.

Ne voulant ni sauver les Européens, ni sanctionner par sa présence l'horreur du supplice qu'on leur préparait, le zemindar s'éloigna lentement après avoir fait un signe à Nilou. A peine eut-il tourné le dos, que des indous s'empressèrent de recueillir du bois sec ; d'autres se mirent en devoir de sonder de nouveau le four afin de voir ce qu'il pouvait contenir d'hommes. On juge de la position et des transes de la famille Novéal, qui entendait presque tout ce qu'on disait dans le jardin. Clémence avait reconnu la voix de son fils, et la pauvre femme était dans une angoisse épouvantable, ainsi que Cécile, qui disait tout bas à l'oreille de sa mère :

—Si on ne va pas au secours de Frédéric, j'irai toute seule !

—Et tu nous perdras tous sans le sauver, répondait Juliette en embrassant la pauvre enfant.

Tiens ! dit un Indou qui venait de plonger sa pique dans les broussailles avec lesquelles on avait

masqué la partie démolie du four, c'est bien plus grand qu'on ne pensait.

—Tant mieux ! fit un autre, on les rôtira tous ensemble.

—Aidez-moi donc à enlever ces broussailles, reprit le premier.

Cinq ou six individus s'empressèrent de le secourir. Il enfonça de nouveau sa longue pique, cette fois elle rencontra l'épaule de sir Richard. Quoique blessé, légèrement il est vrai, le baronnet ne poussa pas un cri. Malheureusement les broussailles furent bientôt enlevées. Malgré l'obscurité (il était six heures et demie du soir), les Indous découvrirent les corps humains pelotonnés au fond du réduit ; ils poussèrent un cri de joie.

—Les Feringheas ! les Feringheas ! s'écrièrent-ils.

Tout le monde accourut.

Sir Richard parut le premier. Après lui sortirent Clémence, Emma et Cécile ; M. Novéal, Valentin et Savinien.

—Maman ! ma pauvre maman ! s'écria Frédéric en tendant les bras vers sa mère, dont on l'empêcha d'approcher.

Le zemindar arriva tout haletant de joie et d'anxiété. Il craignait que les nouveaux prisonniers ne fussent pas ceux qu'il poursuivait.

—Enfin ! s'écria-t-il reconnaissant ses ennemis. Mais, Mme Mazeran ! s'écria-t-il après avoir inutilement cherché des yeux la jeune femme. Où est-elle ? il me la faut ; 500 roupies pour celui qui retrouvera l'autre femme blanche !

Cédant aux supplications de ses amis, qui ne prévoyaient que trop le sort que le zemindar réservait à leur compagne, Juliette était restée cachée dans une sorte de petit renfoncement du four.

Stimulés par la promesse de Narain-Sagore, les Indous recommencèrent leurs recherches. On découvrit bientôt la jeune femme. Un éclair de triomphe passa dans les yeux du zemindar.

—Enfin ! murmura-t-il.

Puis, posant le doigt sur le sillon tracé par la cravache de Valentin, il ajouta :

—A mon tour maintenant.

Il prit le fouet d'un syce et en cingla le visage de M. Mazeran, dont on avait déjà lié les pieds et les mains.

—Lâche ! s'écria un officier anglais, lâche ! qui frappe un ennemi désarmé !

Le zemindar ne répondit pas. Il était trop absorbé par la contemplation de ses victimes.

—Conduisez les Feringheas à mon palais, dit-il.

—A mort ! les Feringheas, à mort ! s'écria la foule désappointée.

—Je vous livre ceux-ci, dit le zemindar en montrant les trois officiers anglais.

—Tous, tous, nous les voulons tous !

—Ceux-ci ne sont pas des Anglais, reprit le zemindar en montrant M. Novéal et ses amis.

—Qu'importe, répliqua un dacoit, ce sont des Feringheas. A mort !

Sur un signe du zemindar, quelques hommes se groupèrent autour des prisonniers, tandis que les brahmines, les fakirs et les autres chefs occultes de l'émeute parlaient avec vivacité aux Indous. Grâce à leur concours, l'escorte formée par le zemindar put emmener les Français jusqu'au palais de Narain-Sagore.

—Que Dieu vous protège ! murmurèrent les officiers anglais. Priez pour nous.

—Je me nomme Thompson, dit l'un d'eux. Ma mère habite Londres. Fleet street. Si vous échappez aux dangers qui vous entourent, écrivez-lui